

L'Église, un réseau de liberté — 2Cor 3, 3-9.17-18

Prédication du dimanche 17 oct 2021 au Temple Neuf - Pasteur Rudi Popp

Il y a une règle de lecture pour le Nouveau Testament qui en complique à jamais notre compréhension : c'est que notamment les épîtres sont des écrits de circonstance dont nous ignorons les circonstances.

La 2e lettre, ou épître, que l'apôtre Paul adresse à l'église de Corinthe est un cas classique qui illustre cette situation. Avec de simples informations de circonstance, des nouvelles de ses déplacements, Paul sème une parole d'autorité qui répond la plupart du temps à des questions que nous, lecteurs d'aujourd'hui, ne connaissons pas. On reçoit donc des réponses à des questions inconnues — cela devrait nous rendre d'avance très prudents dans notre lecture.

Au début de cette lettre, nous trouvons ainsi une longue introduction presque jubilatoire malgré les inquiétudes et les aléas de la vie missionnaire. Paul compare le Christ victorieux de la mort à un général romain pour lequel, à son retour dans la capitale de l'Empire, le Sénat a organisé un triomphe : le vainqueur défilait sur son char entouré de ses principaux officiers, tandis que les ennemis vaincus suivaient, chargés de chaînes, et que de jeunes filles répandaient pétales de fleurs et parfums sur l'itinéraire. Paul peut alors écrire que lui-même et les autres apôtres, bien placés dans le cortège triomphal, sont « la bonne odeur du Christ ». L'image fonctionne cependant à double sens : la bonne odeur répandue est le propre des vrais apôtres ; pour ces faussaires de l'Évangile, ceux qui « trafiquent de la parole de Dieu », elle ne peut qu'annoncer leur perte.

Déjà, la situation de l'Église de Corinthe est floue : il apparaît que Paul a des opposants au sein de l'Église qui s'étaient rendus à Corinthe pour y prêcher un Évangile différent du sien. Ces « trafiquants de la parole », comme Paul les appelle, étaient, à leur arrivée, porteurs de lettres de recommandation.

Il semble que les Corinthiens reprochaient à Paul de n'être porteur d'aucune lettre de ce type, mais qu'ils en remettaient volontiers à ses adversaires — ce qui leur permettait de poursuivre leurs ravages. (Dans l'Antiquité, un voyageur désirant être reçu par un

notable ou par un groupe portait sur lui au moins une lettre de recommandation rédigée par une personne connue du destinataire.)

Paul s'insurge contre cette manière de rendre légitime un autre Évangile. Lui-même, admet-il, n'est porteur d'aucune lettre de recommandation, mais il peut se légitimer par bien plus qu'une lettre, à savoir cette jeune Église de Corinthe, qu'il avait fondée au cours de son deuxième voyage missionnaire.

Pas besoin d'encre, dit Paul : l'Esprit du Dieu vivant a fait son œuvre dans les personnes ! Pas besoin de papyrus ni même de pierre sur laquelle étaient gravées et peintes les inscriptions plus officielles : la chair et le cœur des Corinthiens sont une preuve suffisante de la légitimité de la mission de l'apôtre !

C'est alors une certaine interprétation de la loi de Moïse qui est pris à partie, la Torah dont nous avons encore entendu dimanche dernier qu'elle était écrite sur des tables de pierre. On comprend vaguement que les opposants contre lesquels Paul se bat ici étaient des prédicateurs judaïsants, partisans d'une observance stricte de la Loi. Certes, la gloire de Dieu n'en était pas absente, affirme Paul ; mais elle était pâle au regard de la gloire qui vient du Christ.

L'argument est presque trop simple pour être vraiment pertinent : Paul dessine une opposition binaire entre deux ministères, l'un en régime mosaïque, l'autre en régime christique. Du côté de Moïse, Paul ne voit qu'un « ministère de mort », « ministère de condamnation » ; du côté du Christ, on est dans « le ministère de l'Esprit » et « le ministère de la justice ». Nous savons les dégâts que cette simplification rhétorique a fait dans l'histoire judéo-chrétienne : n'entendons donc surtout pas ici une description actuelle de la relation entre judaïsme et christianisme, ce qui serait un anachronisme fatal !

« La lettre tue, mais l'Esprit fait vivre », ce n'est pas une description des relations judéo-chrétiennes : nous devrions au contraire écrire ce verset sur le fronton de nos Églises, pour prévenir tout littéralisme mortifère. Et nous ne devons jamais oublier que ce que nous cherchons dans l'Écriture et dans l'Église, ce n'est pas une doctrine, mais une vie. Ce principe se retrouve d'ailleurs déjà dans le judaïsme rabbinique : un passage du Talmud dit qu'il y a des cas où transgresser la lettre de la loi, c'est précisément respecter son esprit. -

C'est encore dans ce passage que Paul introduit une autre opposition, devenue classique et qui nous est très familière : une « alliance nouvelle », annoncée par le prophète Jérémie et reprise dans l'institution de la cène, s'est donc surajoutée à « l'Ancien Testament ». Dans le « Premier Testament », comme on l'appelle également, un verset qui annonce le plus clairement le Nouveau est écrit dans le livre du prophète Ézéchiel, qui dit : « Je vous donnerai un cœur nouveau et je mettrai en vous un souffle nouveau ; j'ôterai de votre chair le cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai mon souffle en vous et je ferai en sorte que vous suiviez mes prescriptions... »

Bien que le même terme « Alliance » soit utilisé de part et d'autre, il n'y a donc pas de substitution ! L'Ancienne Alliance n'est pas révoquée ou supprimée par la Nouvelle. L'adjectif grec traduit par « ancien » indique une antériorité qui demeure. En outre, l'Ancien Testament est ici un livre à lire, ce qui n'est pas encore le cas pour le Nouveau ! Pour nous surtout, le Nouveau Testament ne saurait être lu seul, comme une sorte de document fondateur d'une nouvelle religion, mais seulement comme un commentaire de l'Ancien Testament. Le Nouveau Testament nous apprend à respecter la tradition hébraïque, non pas à la rejeter.

Selon Paul, dans la situation de conflit à Corinthe, il y a pourtant un changement de régime entre cette interprétation de l'Ancienne Alliance et la Nouvelle Alliance. Ce changement est exprimé à partir de l'image du voile : en descendant de la montagne, Moïse s'était voilé le visage pour en protéger le rayonnement. Paul fait du voile une lecture négative, en s'appuyant peut-être sur le fait que les Juifs de son temps portaient déjà un voile sur leurs épaules — l'ancêtre du talith — lorsqu'ils lisaient la Torah ; ce voile est pour Paul un symbole d'obscurcissement. Il faut le vent de l'Esprit du Christ pour que ce voile symbolique s'envole, afin que la révélation parvienne à son complet dévoilement et que le croyant accède à la totale liberté : l'obéissance ne consiste pas à suivre à la lettre les multiples commandements d'une loi ; elle est une attitude globale d'adhésion à ce qui en fait l'essentiel : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », comme Paul écrira dans le même contexte de conflits d'interprétation aux Galates.

La plus belle recommandation est l'amour que Paul porte aux Corinthiens, écrite dans son cœur, ainsi que l'amour que les hommes et les femmes de cette communauté portent les uns aux autres.

Le propos de Paul, reformulé pour notre temps, pourrait se résumer ainsi : si le Christ est venu apporter aux hommes la liberté et l'amour, comment se fait-il qu'au cours des

temps, l'Église n'ait jamais cessé d'imposer par la violence ce message de non-violence, c'est-à-dire d'en tuer l'esprit pour en imprimer la lettre dans l'individu et dans la Cité ?

La réponse n'est pas aisée. Or si la marque de l'Esprit, et donc la marque de l'Église — est la liberté, nous savons que la liberté est une grâce et aussi un vertige. Plus un homme fait l'expérience de sa liberté et découvre à quel point elle est le centre de sa vie, plus il éprouve combien il lui est difficile de la vivre. La liberté, comme l'amour, est un combat, car elle n'est pas naturelle ; ce qui est naturel, c'est de se laisser couler dans le moule de la société dans laquelle nous vivons.

C'est pourquoi il est si important de toujours se rappeler le fondement de la vie commune, de la communion, des auditeurs de l'Évangile : un chrétien vient à un autre seulement par Jésus-Christ. Parmi les êtres humains, c'est le conflit. Mais en Christ, comme l'écrit Paul par ailleurs, la vieille humanité déchirée est devenue une.

Sans le Christ, c'est la discorde entre Dieu et les êtres humains, et chez les humains entre eux. Sans le Christ, nous ne connaissons ni Dieu, ni la sœur et le frère en Christ. (Et cette fraternité ne se limite pas aux inscrits dans les registres des paroisses ; personne n'a besoin d'une lettre de recommandation pour porter le titre de « sœur » ou de « frère » en Christ !)

Être chrétien, c'est au premier chef être la sœur ou le frère en Christ d'un autre humain. En quelque sorte, aucun chrétien n'est jamais seul, et personne ne nous est plus proche que ces frères et sœurs en Christ, ni les parents, ni l'enfant, ni l'époux ou l'épouse, ni l'ami : pour vivre en paix les uns avec les autres, pour s'aimer les uns les autres, pour se mettre au service les uns des autres, il suffit de reconnaître l'autre comme frère ou sœur.

Dietrich Bonhoeffer, dans son traité « De la vie communautaire », a récapitulé cela une fois pour toutes :

« Le fait que nous sommes frères (et sœurs) seulement par Jésus-Christ est d'une importance incalculable. Ainsi, le frère (ou la sœur) n'est pas l'autre, sérieux et pieux, assoiffé de fraternité, qui me fait face, et avec qui je vais avoir affaire dans la communauté ; le frère (ou la sœur) c'est l'autre, sauvé par le Christ, absous de son péché et appelé, comme moi, à la foi et à la vie éternelle. Ce n'est pas ce que quelqu'un est en soi comme chrétien, avec toute sa vie intérieure et toute sa piété, qui peut fonder notre

communauté ; ce qui est déterminant pour notre fraternité, c'est ce que quelqu'un est à partir du Christ. (...)

C'est justement ici que la fraternité chrétienne est menacée par le plus grave des dangers (...) : l'intoxication par l'intérieur, provoquée par la confusion entre la fraternité chrétienne et un rêve de communauté pieuse, par le mélange de la nostalgie naturelle d'une communauté venant d'un cœur pieux et la réalité spirituelle de la fraternité chrétienne.

Or, il est de la plus grande importance que ceci soit clair dès le début : premièrement, la fraternité chrétienne n'est pas un idéal, mais une réalité donnée par Dieu et, secondement, la fraternité chrétienne est une réalité de l'Esprit et non pas une connivence personnelle ou psychique. »

L'Église n'est jamais un club de gens semblables, ou semblablement pieux, qui s'aiment bien, mais elle est un réseau fait de liberté et d'un amour que nous recevons toujours à nouveau, sous la Parole ! Amen.